

LIVRET

CONCOURS
DE NOUVELLES

EN MILLE MOTS

PHRASE INTRODUCTIVE
IMPOSÉE

DU 3 NOVEMBRE
AU 15 AVRIL 2026

VOTRE NOUVELLE DOIT
COMMENCER PAR : "VOILÀ,
C'EST FINI, JE L'AI
ENTERRÉ(E)..."



**JURY DU CONCOURS DE
NOUVELLES DE BERRE
L'ÉTANG**

20 juré.es de volontaires
abonné.es de la médiathèque de
Berre l'Étang

91 nouvelles envoyées par
nos candidat.e.s

**Merci pour votre
participation !**

1^{ER} PRIX DU CONCOURS DE NOUVELLES

Yoska

Par Chloé Maurel

Voilà, c'est fini, je l'ai enterré. Dans le terrain vague, là où j'ai ma petite cabane, entre les jardins ouvriers et le cimetière Saint-Pierre, en périphérie de Marseille. Aujourd'hui, le 14 décembre 1942, jour de mon anniversaire. Dans son étui sombre, sombre comme mon avenir. Mon violon, celui avec lequel je gagnais ma vie, comme musicien ambulant en jouant des mélodies de violon tzigane, tous les jours au marché des Capucins ou sur le cours Belsunce, moi, Yoska, garçon gitan de 17 ans.

J'ai préféré l'enterrer car j'y suis très attaché, et je n'ai personne à qui le confier. Demain, je suis convoqué à la préfecture, on me dit que je vais être envoyé au camp d'internement de Saliers, près d'Arles, où se trouvent déjà plusieurs de mes cousins. Je n'ai plus personne ici, et je suis pessimiste : tous mes proches ont déjà été internés, ou ont été déportés je ne sais où... Depuis l'invasion de la zone libre le mois dernier, les Allemands ne cessent de patrouiller dans les rues de Marseille, et arrêtent tous ceux

qui ont une tête qui ne leur revient pas, ou qui n'ont pas de papiers en règle, et les tabassent, les frappent à mort...

Deux jours plus tard

Aujourd'hui, j'ai échappé à une rafle sur le Vieux Port. Les nazis, tout en aboyant des ordres, et en faisant usage de leurs matraques, ont embarqué des familles entières, dans un sinistre camion noir, direction je ne sais où... Je me rappellerai toujours le regard noyé de désespoir d'une jeune fille brune aux yeux pleins de larmes, désespérée comme un animal traqué... Moi, j'ai réussi à y échapper, car je cours vite... Mais ce n'est qu'un répit. Où dormirai-je ce soir ? Que mangerai-je ? Où me cacher ?

23 janvier 1943

Cette nuit, on a entendu des bruits infernaux, et au matin, on a appris que les nazis ont bombardé le quartier du Panier, derrière la mairie... Ces bombardements ont détruit tout le Panier, quasiment tout le quartier du Vieux Port... Les Allemands en ont profité pour rafler des familles entières, des milliers de gens... Où sont-ils emmenés ? Je me terre du côté du cimetière, là personne ne viendra me chercher. Je survise en mangeant des épluchures de pommes de terre, des déchets que je récupère dans les poubelles, ce n'est pas une vie...

Mon violon me manque. Au moins, avec lui, j'avais l'impression que la vie était plus douce, je jouais les airs de violon tzigane appris par mon grand-père...

* * *

25 août 1944

Marseille est libérée ! C'est la fête dans les rues ! J'ai vu passer sur des camions les FTP, les FFI, les héros de la Résistance, qui nous ont libérés ! Enfin ! Tout le monde fait la fête, agite des drapeaux français, la joie est communicative !

Alors, moi, la première chose que j'ai pensé à faire, dans cette ambiance d'allégresse, c'est d'aller déterrer mon violon. Je me rappelle parfaitement de l'emplacement. J'ai creusé, à mains nues car je n'avais plus aucun outil, et j'ai retrouvé l'étui sombre. Mais il s'est écrasé, sans doute sous le poids des camions et autres véhicules blindés.

O déception ! En ouvrant l'étui cassé, je constate que mon violon est en miettes... Le fin objet en bois est tout fendillé et craquelé. Impossible d'en jouer à nouveau...

Mais... Que vois-je ? Sur le bois intérieur, à un emplacement théoriquement invisible par l'oeil humain lorsque le violon est entier, lorsque la structure en bois est fermée et collée, je vois quelques lignes écrites à l'encre noir, d'une écriture à l'ancienne, en pleins et déliés soigneusement tracés à la plume. Péniblement, je

déchiffre ce qui semble être un poème et paraît avoir été écrit il y a longtemps :

*« Je t'ai fabriqué de mes mains.
Mais aurai-je un avenir demain ?
Ô moi, pauvre Arménien,
Persécuté par des miliciens
Sans scrupules et inhumains,
Petit violon, je tiens à toi,
Moi qui suis à présent sans toit,
Sans famille et sans avenir,
Hors de ma terre d'Arménie,
Vers Marseille j'ai dû partir... »*

Et c'est signé : *« Azad Farhadian, 19 avril 1915 »*.

Je suis sous le choc : ce violon, transmis par mon grand-père, appartenait donc auparavant à un musicien arménien, qui l'a fabriqué lui-même, et qui a gravé secrètement ce poème à l'intérieur de l'instrument... Il évoque le génocide arménien, survenu en 1915... Cela fait curieusement écho à l'actualité : on parle, dans les rues de Marseille, d'un génocide perpétré par les nazis,

contre les Juifs, et contre mon peuple aussi, le peuple tzigane....

En lisant ces lignes, je me sens frère de ce violoniste inconnu, Azad Farhadian, et de tous ceux qui ont été comme lui et comme moi, persécutés.

* * *

14 décembre 1945

La guerre est à présent terminée, les nazis ont capitulé. Toutes les horreurs de cette guerre sont enfin derrière nous. J'ai retrouvé par chance des membres de ma famille, dont mon cousin Vahan, qui m'a accueilli dans sa roulotte, et j'ai pu faire réparer mon violon par le meilleur luthier de Marseille.

Aujourd'hui, c'est mon anniversaire, j'ai vingt ans, et une nouvelle vie commence pour moi : je veux non plus seulement jouer du violon dans les rues devant des passants indifférents, mais devenir virtuose, concertiste ! J'ambitionne de jouer comme premier violon d'un orchestre, à l'Opéra de Marseille !

Mais même si je suis entièrement tourné vers l'avenir, je me suis juré de ne pas oublier ce qui s'est passé, ce que j'ai vu, les persécutions, les déportations... Je n'oublierai jamais le regard noyé de désespoir de cette jeune fille brune que les Allemands ont forcée à monter dans un camion, sur le Vieux-Port, destination l'enfer... Ni Azad

Farhadian, dont je me suis promis de retrouver la famille et de leur transmettre le poème écrit à l'intérieur de son instrument, qui vibre désormais dans mon coeur à chaque fois que je joue du violon...

2^{EME} PRIX DU CONCOURS DE NOUVELLES

La Saule Pleureuse

Par Yasmina El-Yagoubi

Voilà, c'est fini, je l'ai enterré.

La terre de Berre est une bouche avide qui ne rend jamais ce qu'on lui confie.

Mes doigts sont des griffes acérées contre cette terre humide, je m'y attache comme je m'attache à la vie.

La boue s'est logée sous mes ongles comme du feutre indélébile. Je ne sens plus le froid du petit matin, seulement cette pulsation sourde, une enclume qui bat contre mon bassin. C'est une douleur liquide. Elle s'écoule doucement depuis mon entre-jambe, imbibant le coton de ma robe, transformant le tissu en une armure de plomb.

Je suis assise au pied du saule qui reçoit mes larmes, le dos contre l'écorce rugueuse, et je regarde la petite butte de terre fraîche. Je me sens partir, mais ce n'est pas une fuite, c'est une dissolution. Mon esprit s'effiloche comme une vieille tapisserie.

Est-ce que c'est ça, la fin ?

Une chaleur qui se retire, un voile de brume qui descend sur l'étang. Chaque respiration est un effort conscient, une machine qui grippe. Ma souffrance mentale est un hurlement muet qui sature l'air. J'ai l'impression d'être une marionnette dont on a coupé les fils un à un.

Je ne suis plus Nayah Winston, je ne suis plus une femme, je ne suis plus une épouse, je ne suis plus une proie. Je suis juste une partie de ce paysage, une racine supplémentaire qui cherche à s'enfoncer dans le noir. Je ferme les yeux un instant, et le silence de la ville est une caresse glacée sur ma tempe.

Je glisse.

La terre m'appelle, et pour la première fois, je ne résiste pas. Le compte à rebours a commencé bien avant cette nuit, dans le silence de notre chambre.

Il y a encore quelques heures, le silence était mon seul refuge dans cet appartement-prison.

Je l'entendais arriver. Le bruit de ses clés dans la serrure, c'était le début du cauchemar. Il n'avait pas besoin de crier pour me briser. Il lui suffisait d'être là, d'occuper tout l'espace, de me regarder comme on regarde un objet dont on a payé le prix.

Ce soir-là, la dinguerie a franchi un cap. Il était ivre de sa propre puissance. Il a posé ses mains sur mes épaules, et j'ai senti l'odeur rance de son haleine, ce mélange de tabac et de mépris.

« **T'es la mienne** », chuchotait-il dans mon oreille entre deux assauts, ignorant mes larmes qui coulaient sur l'oreiller.

Le viol conjugal est une guerre sans uniforme où l'on meurt un peu chaque nuit.

Il ne cherchait pas le plaisir, il cherchait ma soumission totale. Il voulait imprimer sa marque en moi, littéralement. Quand il a fini, il s'est endormi d'un sommeil de juste, me laissant là, brisée, vidée de ma propre substance. C'était la fois de trop. Celle qui m'a fait comprendre que si je ne faisais rien, il finirait par engendrer une nouvelle version de lui-même, un petit monstre nourri à la violence et au traumatisme.

Je refusais de devenir le berceau d'une nouvelle génération de douleur. Dans ce pays où mon corps est un territoire occupé par les hommes, où avorter est un crime, j'ai dû chercher une issue de secours dans l'ombre. Une issue nommée Khalis.

Khalis.

Dans une ville où tout le monde ferme les yeux, lui gardait les siens grands ouverts. Il est l'antithèse de l'homme que je fuyais. Il n'a pas besoin de dominer pour exister.

Son cabinet de fortune, caché derrière une épicerie poussiéreuse au fins fonds de la ville, sentait le fer et l'espoir. Il m'a regardée avec une compassion qui m'a donné envie de hurler.

« **Je sais pourquoi tu es là** » a-t-il dit d'une voix douce.

Ses mains, larges et rassurantes, ne tremblaient pas quand il a préparé le matériel. Il pratiquait l'opération dans une concentration quasi religieuse. Chaque geste était une prière pour ma survie.

Khalis ne jugeait pas, il sauvait.

Il m'a traitée comme une humaine, pas comme une machine à produire des héritiers.

« **C'est fini, Nayah. Tu es libre.** » Cette phrase, il l'a prononcée comme on remet une clé à un captif.

Il m'a tendu le petit linge blanc, ce poids plume qui pesait pourtant des tonnes de culpabilité et de délivrance. Il m'a aidée à me lever, m'offrant son bras pour sortir dans la nuit. Sans lui, je serais encore là-bas, à attendre le prochain coup de clé, la prochaine intrusion.

Il a été l'ange gardien dans une ville de démons, l'homme qui m'a redonné le droit de disposer de moi-même. Il m'a regardée m'éloigner dans la pénombre, sachant que ce que je transportais contre mon cœur n'était pas un fardeau, mais une fin nécessaire.

Maintenant, la révélation est là, gravée dans la terre devant moi.

Ce que j'ai enterré, ce n'est pas un secret, ni un objet. C'est l'embryon du mal.

Ce petit amas de cellules qui aurait pu devenir son fils, son portrait craché, son futur héritier de la violence. Je ne pouvais pas le laisser naître dans ce monde de chaînes. Je ne pouvais pas condamner un être innocent à porter ce sang-là, à subir ou à infliger ce que j'ai vécu pendant dix ans. J'ai choisi l'extinction plutôt que la transmission du traumatisme.

Le sacrifice est total. Ma vie s'écoule dans la terre de Berre, rejoignant celle que j'ai refusé de donner.

Je sens le froid gagner mon cœur, mais pour la première fois, je suis en paix. Je ne suis plus l'épouse de personne. Je ne suis plus la mère de personne. Je suis enfin moi-même, une ombre parmi les ombres sous le saule, qui sera très sûrement le seul à pleurer mon départ.

Mon corps s'alourdit, l'hémorragie gagne la partie, et mon dernier souffle est un soupir de soulagement.

La terre ne juge pas, elle accueille. Le noir est doux. Le noir est calme.

Enfin, la lignée des bourreaux s'arrête ici, avec moi, dans ce trou de cinquante centimètres. Le compte à rebours est arrivé à zéro. Je disparaissais, mais je disparaissais libre.

3^E PRIX DU CONCOURS DE NOUVELLES

Mon Cher Petit

Par Stéphanie Minier

Voilà, c'est fini, je l'ai enterré. Oui je l'ai enterré le secret, car pas grand monde dans la famille n'en est digne. J'ai murement réfléchi, et je préfère le réserver, bien enfoui dans ma tête, avant de te l'offrir le jour venu, mon cher Petit », m'avait expliqué mon grand-père, il y a bien longtemps, un soir au coin de la cheminée. Le temps coule et la vie s'écoule sans que l'on y prenne garde, et aujourd'hui, le grand-père c'est moi, et ces paroles qui ressurgissent, sont un peu l'héritage que je voudrais te transmettre à mon tour, mon cher Petit.

Hé oui, je me retrouve à l'hôpital à cause d'une mauvaise chute. Mais à toi, je peux bien le dire : pas la peine de faire le voyage à Manosque pour me rendre visite. Ton grand-père, lui, n'est pas encore enterré, contrairement aux autres membres de la famille qui voudraient bien le croire.

Tu te souviens mon gari, des crises de nerfs que tu faisais subir à tes parents, parce que tu ne voulais pas redescendre en ville ? Tu exigeais de rester au cabanon avec ta grand-mère et moi, pour dormir dans l'ancienne bergerie, où il restait encore de la paille. Tu dormais aussi profondément qu'un agnelet. Et puis nos marches joyeuses à travers bois, ces belles joues roses que tu offrais au soleil et au mistral piquant ! Avec ta curiosité, tu apprenais tellement au contact des chênes, des champignons, d'un vol de siffleuses, ou de piades de sangliers. Depuis, tu es parti faire de grandes études d'ingénieur, et je ne t'ai pas beaucoup vu grandir. Mais je sais que tu restes entier, tu n'es pas comme les arapèdes qui nous servent de famille.

Voilà je me retrouve donc à l'hôpital, et tous ces fruits gâtés, à tour de rôle, font le trajet pour venir à mon chevet. Il faut les voir avec leur tête de six pans de long, le regard souffreteux. Ils croient que je ne les entends pas. Ils croient que je ne les vois pas faire le mouru sous leurs sourires apprêtés et bienveillants. Leurs grimaces sont aussi parlantes qu'un dictionnaire aux mots diaboliques, enrobés d'une voix douce et tendre : « À qui tu vas le dire ? ». À leurs témoignages de fausse compassion, je réponds par mon sourire le plus niais, de bon benêt. Ils cherchent à me faire entrer en confidences, alors je ris. Je ris en dedans mais je ris ! Ils tournent comme des mouches à la recherche du moindre indice. Et moi les mouches, je les connais... Donc Mèfi !

Tous ces grippe-sous qui forment notre famille cherchent un trésor, avec des énigmes et des cachettes. Mais ils n'ont rien compris ! Le seul sésame, tu le sais mon petit, est le cœur : avoir du cœur pour ressentir la vie si bien cachée, avoir du cœur pour respecter la vie si généreuse, avoir du cœur pour savourer la vie si gouteuse...et la vie comblera ton cœur de vrais délices.

Mais va dire ça à la tante Denise ! Elle qui est toujours à récupérer la moindre peccadille qui traîne, ou à ramasser avant tout le monde les cuisses-de-dames, ces poires craquantes, rescapées d'un temps révolu, sur le terrain de La Banade, là-haut. Ou va faire comprendre ces finasseries au vieil oncle Aimé qui ne s'est jamais marié : son frère Hervé l'était, une seule femme à la maison suffisait. Ou la cousine Augusta, qui a failli tuer mon chien car il lui avait volé les tripes de mouton qui trempaient dans le bassin de la fontaine... Elle est à tout le monde la fontaine, non ? Et la Jocelyne, elle croit vraiment que ses minauseries et ses cajoleries arriveront à bout d'un vieux crouton comme moi : je n'ai plus vingt ans, mais elle non plus. Et ce bellâtre de Lulu, qui faisait semblant d'aller relever ses pièges à bécasses, pour me suivre à travers bois et espincher chaque fois que je me baissais : j'ai dû lacer mes souliers des centaines de fois, et mettre des tas de cailloux dans mon panier pour lui donner le change. Tu aurais dû voir sa moumoute glisser et être toute de biscanti à force de rager de ne rien trouver. Par contre le petit Valentin, le petit fils de ma sœur Danièle, celui-là je l'aime bien, il est gentil. Quand il vient me visiter au cabanon, il n'a pas d'idées saugrenues derrière la tête, lui. Il me demande seulement d'aller écouter les arbres à la

saison des feuilles qui tombent, ou au printemps, quand elles poussent.

Mais vaï, je ne leur en veux pas tant que ça non plus. Il faut comprendre qu'ici le pays a été rude jusqu'à il n'y a pas longtemps. Nos terres sont remplies de caillasses, et pas grand-chose ne pousse. Alors ils ne sont pas tout à fait coupables, peuchère, ou tout du moins, ils sont en partie pardonnables. Mais attention ! Ils sont malins !

Et pourtant... Pourtant sous cette terre misérable, il y a largement de quoi rendre heureux. Alors, mon petit, garde ton cœur ouvert, généreux, respectueux, et surtout affûte bien tes yeux comme je te l'ai appris quand tu étais petit.

Regarde et écoute la nature. Une simple mouche, là, regarde bien, tu la vois ? Eh bien cette fine mouche, marron clair, vient de te révéler le plus grand trésor de la Provence, un diamant noir, le fleuron de la gastronomie : la truffe.

Oui, nous nous sommes transmis de génération en génération ce secret formidable et surtout enviable. « Mais il vaut mieux enterrer le secret, que de dévoiler les coins à truffes à des personnes insensibles et indignes, même à tes propres enfants », disait mon grand-père, et il rajoutait en guise d'adage : « Terre à caillasses, terre à rabasses ». Avec son regard pétillant et son sourire en

coin, il terminait en me disant « tout secret peut être déterré par une personne qui a du cœur ! ».

C'est exactement ce que je te dirai quand tu monteras me rejoindre là-haut, au cabanon. Qu'est-ce que tu veux, les hôpitaux je les aime pas beaucoup, alors je m'enfuis vite, avec ma guibolle folle, avant que les fruits gâtés ne me transforment en confiture.

Adésias mon petit. Je t'attends... avec une divine brouillade de truffes.

Ton papet qui est très fier de toi.

Encore un grand merci à tous et à
toutes pour votre participation au
[Concours de nouvelles 2026](#)

A l'année prochaine !

L'équipe de la médiathèque
de Berre l'Étang